L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 30 juillet 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	76	24
Midi.....	84	29
3 P. M.....	86	30
6 P. M.....	86	30

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

L'Homme de Bois— Les Vieux.
La Vie des Autres, Aux Champs.
La Mélodie, contes tristes.
Qui a composé "La Marseillaise.
Une pléiade élégante
Don Carlos.
"Les Caprices du Langage,
Cuisine.
La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite.
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

Notre Station d'Immigration.

Toutes les fois, ou à peu d'exceptions près, qu'il s'est agi de faire au Sud des améliorations d'un caractère public aux frais du gouvernement fédéral, nous avons vu les gens du Nord, de l'Est ou de l'Ouest s'y opposer d'une façon ou d'une autre. On croirait vraiment que le Sud ne fait partie de l'Union que pour alimenter ses sources de revenus.

Il y a près d'un demi-siècle que les Etats du Sud se gouvernaient eux mêmes ; n'auraient plus de relations, plus d'intérêts communs avec les Etats des autres parties de l'Union, si les circonstances ne les avaient forcés à demeurer dans cette Union ; et depuis l'époque de la rupture et de la reconciliation que nous ne voulons rappeler qu'incidemment pour que l'oubli se fasse sur un passé douloureux et glorieux, depuis cette époque, disons-nous, le Nord n'a cessé de nous faire une guerre sourde, de nous combattre par tous les moyens, en cherchant à n'en rien laisser paraître.

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les manœuvres auxquelles il a été recouru depuis des années pour arrêter le Sud dans son expansion, pour diminuer son influence. La dernière de ces manœuvres s'exécute dans le moment ; mais, fort heureusement, les Sénateurs et les Représentants de notre Etat la suivent avec un intérêt qui ne se ralentit pas, et parviendront à en prévenir le désastreux effet.

Comme on le sait, le Congrès, il y a déjà quelque temps, a décidé d'établir en Louisiane une Station d'Immigration, après que nos représentants au Congrès fussent parvenus à démontrer à leurs collègues des autres Etats, que la nécessité d'une station du genre s'y imposait.

Et, comme les lenteurs entre la conception d'un projet et son exécution sont inévitables, la Station d'Immigration n'est pas encore bâtie, mais elle le sera, espérons-le, en dépit des influences inavouées qui s'exercent dans le sens contraire.

On a voulu sans doute faire croire à Washington, bien à tort cependant, que nos sénateurs et nos représentants ne s'intéressaient pas à l'établissement en Louisiane d'une Station d'Immigration ; et pour réduire à néant cette croyance, le sénateur Foster et nos représentants, le général Estopinal, MM. Broussard, Gilmore, Ransdell et Pujo se sont rendus en corps avant-hier à une conférence que tenaient le secrétaire Nagel et le commissaire Keefe au sujet de la station en question.

Nos représentants ont dit à ces messieurs qu'ils venaient s'entretenir avec eux de la Station d'Immigration dont l'urgence ne saurait faire l'ombre d'un doute. L'entretien a duré une demi-heure et a permis à nos représentants de démontrer l'inanité de la thèse de M. Keefe. Ce dernier prétend que la station n'est plus utile parceque l'immigration a sensiblement diminué en Louisiane. Le Secrétaire Nagle a paru enclin à favoriser l'établissement de la station en disant à M. Keefe que le Congrès l'avait ordonné et que, certes, il avait dû l'ordonner après s'être suffisamment renseigné sur son utilité.

Le général Estopinal a opposé une réponse heureuse à tout ce que disait M. Keefe contre la Station, et tout autorise à croire que le Secrétaire Nagle est gagné à notre cause.

M. Keefe a dû se sentir petit après cette conférence, car il aura vu que son influence est illusoire.

Le Musée de l'Armée.

Le musée de l'Armée vient d'exposer, dans sa salle des guerres modernes, la bannière offerte à l'armée française par un comité de dames lombardes, à l'occasion du cinquantenaire de la campagne d'Italie. Au centre de la soie blanche bordée de mauve, se détache cette inscription :

"Alla Francia Eroica Le Donne Lombarde celebrando l'ora fraterna dell Italico Riscatto 1909."

Le même musée a également reçu : trente-trois cartes postales reproduisant des scènes de la campagne du Maroc, éditées par la "Société de secours aux blessés militaires"; les souvenirs de Crimée rapportés par le général Parmentier, à l'époque où, capitaine du génie, il était aide de camp du maréchal Niel, savoir : le cachet de ce général, monté sur trois biscaïens ; une pierre de la tour de Malakoff, une petite fascine faite avec les branches d'un arbre de Malakoff, et un lot de balles trouvées dans le grand redan du bastion V ; l'uniforme d'officier au régiment de Neustrie (1789) de M. Bécayr-Lacoussade qui, à l'âge de dix ans, avait obtenu une lieutenance à ce régiment alors commandé par son oncle, le général Bécayr de Ferrand, gouverneur de Valenciennes.

Enfin, le général Niox a pieusement recueilli, pour les réunir en un médaillier, les décorations des vieux braves décédés aux Invalides. Citons une croix avec ruban offerte par le Pape Pie IX, aux troupes qui s'illustrèrent au combat de Mentana.

TREMBLEMENTS DE TERRE.

Au moment où la Chambre en France sait être secourable aux départements victimes des tremblements de terre, les érudits interrogent les archives sur les cataclysmes passés. Car la Méditerranée provençale ou sicilienne n'est pas seulement un pays de lumière et de beauté ; c'est aussi un pays inachevé, où l'histoire du sol est périodiquement tragique.

Les documents inédits, que M. Robert Lavollée a retrouvés dans les cartons des Affaires étrangères, et que publie la "Revue des questions historiques", nous font revivre les émotions provoquées par les secousses sismiques de 1783. Ces secousses durèrent dix mois, de février jusqu'en novembre, et c'est surtout à la Calabre et à Messine qu'elles furent fatales.

Une vingtaine de villes s'effondrèrent, entre le golfe de Santa-Eufemia et les dernières pentes de l'Aspro-Monte. Oppido et Cosoletto, notamment, n'étaient plus qu'un champ lamentable de ruines. Les maisons que de précédentes secousses, en 1693, 1742 et 1780 avaient ébranlées déjà, en Sicile, n'avaient pas été sérieusement réparées ; les solives des planchers étaient à peine engagées dans les murs lézardés ; et ces murs, bâtis avec de la chaux détestable, avaient trop souvent, à l'intérieur, des trous béants mal remplis de cailloux, de pierres sèches et de sable. Les maisons calabraises ne valaient guère mieux : sur leurs pierres trop tendres et friables, sur leurs briques mal cuites, mêlées de paille et de terre séchée au soleil, les charpentes étaient mal soutenues. Notre siècle n'a même pas la gloire d'avoir inventé la camelote.

A Messine, une trombe d'eau avait noyé la ville au moment où la terre s'entr'ouvrait. Terranova avait, de la hauteur argileuse et arénacée où elle perchait, glissé 800 mètres plus bas. Les récoltes qui l'entouraient demeurèrent intactes mais 400 habitants furent ensevelis en quelques secondes.

Plusieurs survivants se trouvèrent tout à coup dans Messine, sans vêtement et sans parole. Un colonel, dix jours après la première catastrophe, était incapable de dire où logeaient son régiment, sa femme et ses enfants. La marquise Spadara, fille d'un gentilhomme provençal, M. de Pierrefeu, fut emportée évanouie jusqu'au port. Revenue à elle, elle comprit qu'on avait oublié son enfant et courut le reprendre dans la chambre où il dormait. Mais devant elle, quand elle voulut redescendre, l'escalier s'écroula, la maison chancela et s'enflamma. Du haut d'un balcon, elle supplia vainement la foule qu'avait saisi l'affolement et qui s'enfuit.

Un commis du vice-consulat de France dut après neuf heures d'angoisses, son salut aux voleurs qui profitaient du tumulte pour explorer les maisons et dépouiller les cadavres.

Les véritables secours ne furent organisés qu'à grand peine et seulement au cours du dixième mois. Ferdinand IV était gouverné par Marie-Caroline, Marie-Caroline par le chevalier Acton et le chevalier par son incapacité personnelle. La cavalerie attendait pour partir que les chevaux eussent des fourrages. Les miliciens refusaient de marcher. La garnison de Messine mettait tout son zèle à piller les habitants.

Seules, dès le début, les initiatives privées furent dignes d'éloges. Les portefaix du port abandonnèrent leurs salaires pour les victimes. La princesse Villafranca vida, en faveur des malheureux, ses magasins, ses greniers et ses caves. L'archevêque de Reggio vendit ses voitures, ses chevaux et son trésor et distribua ses revenus aux pauvres. Les chevaliers de Malte soignèrent et nourrirent quotidiennement cinq cents personnes. Louis XVI envoya deux corvettes chargées de farines. Mais le favori était alors en délicatesse avec la cour de France et les farines furent refusées. Puis, d'un air entendu, Ferdinand IV ayant inspecté les corvettes, ajouta ; "Acton m'a dit que ces officiers étaient de jeunes polissons". On savait, de reste, à travers le royaume de Naples, qu'Acton avait, en polissonneries, quelque compétence.

Lettre autographe de Guillaume II au Prince de Bülow.

Après avoir accepté la démission du prince de Bülow, l'Empereur Guillaume a adressé à son ancien chancelier la lettre autographe suivante :

Berlin, 14 juillet.

Mon cher prince,

Votre prière réitérée me conduit à penser, à mon très grand regret, que vous êtes décidé à abandonner vos fonctions de chancelier de l'Empire, de président du conseil des ministres de Prusse et de ministre des affaires étrangères.

Si pénible que cela soit pour moi, de renoncer à votre appui éprouvé, dans la conduite des affaires de la Prusse et de l'Empire, et de rompre le lien par lequel tant d'années de collaboration nous avaient unis, j'ai cependant cru, en raison des justes motifs de votre désir, ne pouvoir pas me refuser plus longtemps à votre décision. Je satisfais donc à votre demande et j'accepte votre démission.

Mais c'est pour moi un besoin du cœur que de vous exprimer, à cette occasion, ma plus profonde reconnaissance pour le dévouement avec lequel vous avez rempli, au cours de votre heureuse carrière, les postes les plus divers, et rendu tant d'éminents services à mes prédécesseurs, à moi et au pays.

Que le Seigneur vous accorde encore, après une existence si laborieuse et si remplie, de longues années d'un bonheur sans mélange.

Je vous envoie en même temps que cette lettre, à titre de marque extérieure de ma reconnaissance, de mon approbation et de ma sympathie, les insignes du grand ordre de l'Aigle noir avec brillants ;

Et je suis toujours votre Empereur gracieux et reconnaissant.

GUILLAUME.

Le nouveau Schah de Perse.

Onze ans ! il a onze ans, le nouveau monarque persan. A cet age-là, on doit être un peu étonné, mais surtout ravi, de s'asseoir sur le trône de Darius et d'Artaxerce.

Est-ce si enviable pourtant ? A onze ans, Ahmed-Mirza a déjà fait l'apprentissage des périls du pouvoir souverain. Au début de l'an dernier, parce que son frère aîné n'était point fils d'une femme noble, il fut désigné, bien que cadet, comme héritier présomptif. Alors, Ahmed-Riza ne fut pas long à éprouver les privilèges de cette situation enviée. Le 28 décembre 1908, il était auprès de son père, lors de l'attentat où le schah Mohammed Ali faillit périr. Et l'épaulette du petit bonhomme fut traversée par une balle révolutionnaire....

Aujourd'hui, c'est lui qu'acclame la révolution persane, tandis que son père détrôné se réfugie dans une légation étrangère.

Puisse-t-il être heureux, puissant, aimé de son peuple, ce petit Ahmed-Riza, qui a onze ans ! Il a, pour cela, tout l'avenir devant lui. Mais, quoi qu'il advienne, ses ennemis, — un monarque en a toujours, — devront convenir que, pour le faire schah, on ne lui a pas demandé son avis.

C'est une destinée toujours assez attendrissante que celle des enfants marqués, comme lui, pour régner avant de savoir et de comprendre. Et l'énigme s'ouvre, une fois encore, avec le règne d'Ahmed Riza. Ici, en Europe, nous avons vu divers précédents, tantôt heureux, tantôt sinistres. Louis XIV, roi de France, le jeune et charmant roi Alphonse XIII d'Espagne, le triste Alexandre de Serbie ont été, comme lui, des souveraines bien avant d'être des hommes ...

Longue vie et gloire au petit Ahmed-Riza !

D.

L'ORDRE EST RETABLI A BARCELONE.

Les insurgés mettent bas les armes et leurs chefs sont traduits en Conseil de guerre.

Madrid, 30 juillet—Le gouverneur de Barcelone a télégraphié aujourd'hui à l'état-major général que les révolutionnaires avaient mis bas les armes et que les troupes étaient maîtresses de la situation. Les combats dans les rues ont causé de nombreuses victimes.

Vingt-trois bâtiments ont été détruits par le feu de l'artillerie. Les chefs du soulèvement ont été traduits devant un conseil de guerre, jugés et exécutés.

—Madrid, 30 juillet—Les nouvelles parvenues ce matin de Barcelone annonçant que l'ordre était à peu près rétabli dans cette ville ont causé une profonde satisfaction dans les milieux officiels madrilènes.

Maintenant que l'insurrection est réprimée à Barcelone on ne doute pas qu'elle ne le soit promptement dans toute la Catalogne.

On ignore encore le nombre de personnes tuées pendant les émeutes à Barcelone, mais les dépêches laissent entendre que ce nombre est élevé.

Cervera, frontière franco-espagnole, 30 juillet—Les rapports parvenus ce matin de Barcelone annoncent que les troupes ont eu le dessus et ont infligé une sanglante défaite aux révolutionnaires retranchés derrière des barricades sur la place St. Martin. Les femmes ont paraît-il offert une résistance encore plus acharné que les hommes, encourageant ceux-ci à se battre jusqu'à la mort.

Partout elles ont résisté aux gendarmes qui perquisitionnaient dans les maisons à la recherche des réservistes et ont fréquemment fait feu sur les soldats passant dans les rues.

A Casa de la Salva la population a entouré et désarmé la garde civile et a enfermé les officiers dans les casernes.

Les propriétés de l'Eglise, non seulement à Barcelone, mais dans toute la Catalogne ont été l'objet principal de la fureur populaire.

On raconte d'horribles détails sur la façon dont certains couvents et églises ont été pillés et incendiés.

Les religieux ont été chassés dans les campagnes aux cris de "A bas l'Eglise !"

A Granajos, à seize milles de Barcelone, deux couvents ont été incendiés.

A Amin, le couvent des Carmélites a été mis à sac et brûlé. Les religieuses n'ont pu s'échapper qu'avec les plus grandes difficultés.

Les autorités espagnoles redoutent l'arrivée d'Alexandre Leroux, qui est parti du Brésil ces jours derniers, en route pour l'Europe. Leroux est reconnu comme le leader incontesté des organisations ouvrières espagnoles, et s'il parvient à rentrer en Espagne sans être arrêté il se placera très probablement à la tête du mouvement révolutionnaire.

Leroux est député aux Cortès. L'année dernière à la suite d'une violente campagne de presse dans laquelle il attaquait sa mère le gouvernement, il fut condamné à deux ans de détention. Il réussit à évader les recherches de la police et s'enfuit au Brésil.

En dépit de cette condamnation les républicains, lors des dernières élections, l'ont réélu aux Cortès et il est à l'heure actuelle en route pour l'Espagne où il compte reprendre la direction du mouvement ouvrier.

Le gouvernement espagnol a lancé hier un décret ordonnant l'arrestation de Leroux sitôt qu'il mettrait le pied sur le sol de l'Espagne.

Barcelone, (sans date.) via Cervera, frontière française, 30 juillet—Barcelone est un parfait enfer. La moitié de la population est terrorisée et l'autre moitié est folle de sang. Les troupes de la garnison, aux applaudissements de la foule, ont refusé à plusieurs reprises de tirer sur les émeutiers et c'est la police et la garde civile qui ont eu principalement pour tâche de réprimer l'insurrection.

Ceux-ci ont chargé sans merci, faisant un libre emploi de leurs armes, mais le nombre était contre eux et ils ont été fréquemment repoussés avec de fortes pertes. De nombreuses propriétés ont été détruites.

—Cervera, 30 juillet—L'ordre a été rétabli à Figueras. Les émeutiers ont été arrêtés et incarcérés. De nombreux révolutionnaires gagnent la frontière française.

—Paris, 30 juillet—La crise qui confronte le gouvernement espagnol à l'intérieur et au Maroc, commence à diminuer d'intensité s'il faut en croire les quelques rares dépêches qui parviennent de Madrid.

A Barcelone les révolutionnaires sont battus et les troupes sont maîtresses de la situation. L'émeute gronde toujours dans plusieurs autres localités de la Catalogne, mais il est probable que la défaite des révolutionnaires barcelonais aura pour effet de faire perdre courage à ceux qui tentent encore de résister aux troupes. On s'attend généralement à ce que le prétendant Don Jaime de Bourbon, profite de cette situation troublée, pour renouveler l'agitation carliste dans dans les provinces du Nord.

Consomption

Les médecins s'accordent à dire que si la consomption est traitée à temps, elle peut être guérie. Les lettres suivantes ont été prises au hasard du grand nombre reçues d'hommes et de femmes qui ont éprouvé un bien permanent en faisant usage du grand reconstructeur du corps et destructeur de maux.

M. C. W. Weaver, Bristol, Vt, écrit :

"Il y a deux ans, mes médecins me dirent que j'étais atteint de la consomption, que je ne pouvais vivre que quelque temps, me recommandant en même temps l'usage du Duffy's Pure Malt Whiskey." Depuis lors, je l'ai pris d'après la direction, et je me sens mieux et plus fort que depuis sept ans. Oui, je recommande chaudement le "Duffy's Pure Malt Whiskey" comme remède de la consomption."

Mme J. C. Roan, de Rolling Fork, Miss., dit que son mari qui avait la consomption, fut complètement guéri après avoir pris une douzaine et demie de bouteilles de Duffy's Pure Malt Whiskey. Tout médecin qui a traité les maladies des poumons et la tuberculose ou quiconque en a éprouvé quelque atteinte peut constater quelle merveille est ce remède, si un malade peut être guéri par une douzaine et demie de bouteilles de Duffy's Pure Malt Whiskey, pris suivant la prescription d'un médecin.

"Dans une annonce du "Nashville Banner," je lus que le Duffy's Pure Malt Whiskey était recommandé pour la Tuberculose ou Consomption. Je commençai par le prendre en doses d'une cuillerée à dessert, quatre, cinq fois par jour, et une cuillerée à thé au moment de me mettre au lit; je suis aujourd'hui fort et bien. La toux, les douleurs à la poitrine et les indigestions ont disparu. Mon appétit est bon; je dors bien; tout cela est dû au Duffy's Pure Malt Whiskey que je considère comme un remède infaillible pour la consomption, si on le prend à temps."—Mme Nettie Carter, d'Elkton, Ky.

Le Duffy's Pure Malt Whiskey est recommandé par les premiers membres du clergé, les éducateurs, gardes-malades, avocats, aussi bien que par les hommes d'affaires et femmes de toutes les classes de la société. Il est précieux pour le traitement de l'indigestion, de la prostration nerveuse, de la malaria, des frissons, des fièvres lentes et de tous les maux de gorge, du tube des bronches et des poumons. C'est un tonique pour le cœur et la vieillesse lorsque les forces s'épuisent sous le poids des ans; il rendra les forces, la vigueur aux centres musculeux et nerveux.

Si vous êtes faible et épuisé, prenez-en une cuillerée à thé quatre fois par jour dans un demi verre de lait ou d'eau.

Le Duffy's Pure Malt Whiskey est vendu partout par les pharmaciens, les épiciers et les marchands, ou il est expédié sur un ordre $1.00 la bouteille.

Notre médecin consultant enverra gratuitement à tout lecteur de l'"Abeille" ses conseils et une intéressante brochure médicale illustrée. Si vous écrivez au Département N du Duffy's Malt Whiskey, Rochester, N. Y., vous recevrez gratuitement un instrument unique pour affiler les ciseaux.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 15—Commencé le 18 juillet 1909

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

Ancien inspecteur principal de la Sûreté

FRISCOHAMA

PREMIÈRE PARTIE

XIV

LES DEBUTS D'UNE CHASSE A L'HOMME

(*Suite.*)

—Bon ! avait dit Major. Il ne va pas au Havre pour villégiaturer en Normandie. Il s'embarquera là—mais pour quelle destination ?

Les recherches continuées avec diligence apportèrent la confirmation attendue : le matin même, deux heures après que le vol fut découvert par M. de Gévriel et Passadieu, un individu répondant toujours au même signalement s'était présenté rue Scribe, et avait pris son billet à destination de New York.

Major, comme on dit, tenait désormais un fil. Une découverte heureuse fut encore faite par l'inspecteur, en étudiant les horaires de chemins de fer et les itinéraires des Compagnies de navigation. C'est que le moyen de communication le plus rapide, pour aller de Paris à New-York, était de s'embarquer d'abord au Havre pour Southampton ; et de là pour les Etats Unis, par la ligne allemande. On pouvait ainsi gagner trois ou quatre jours sur les navires français : bénéfice énorme pour un voleur, bénéfice tel que Major résolut d'en profiter pour son compte. La chose était possible en allant vite. C'est ainsi qu'il était parti à son tour après avoir fait demander trois billets à destination d'Amérique.

Le premier billet, il l'avait gardé pour lui ; le second, confié à Vauvert, était établi au nom de M. Cawenberghe, boulevard Anspach, à Bruxelles ; le troisième remis à Antoine, portait le nom de Georges Gray, à Paris.

Disons tout de suite que Major avait donné à Antoine de rapides conseils :

—Vous savez l'anglais ?

—Aussi bien que le français, répondit Antoine, puisque j'ai vécu à Londres depuis l'âge de huit ans jusqu'à seize !

—Bon ! Est-ce que cela vous ennuie de passer chez un coiffeur, de faire couper votre moustache et de porter désormais les cheveux à la mode des élégants de Boston, de Chicago ou de Philadelphie ?

—Pas le moins du monde ! Vous voulez faire de moi un Yankee présentable ? Vous serez satisfait. "All right !"

Resté seul, Major se frotta les mains de satisfaction. Cette impossible partie, cette chasse paradoxale d'un gibier inconnu, commençait avec quelques avantages, malgré tout, du côté de la police française. Si Major avait raisonné juste, il rattraperait son voleur à Southampton, car celui-ci ne pouvait s'embarquer avant le lendemain, dans l'après-midi. Le premier navire en partance devait être l'"Ems," de la Compagnie allemande. Ainsi, Major, Antoine et Vauvert voyageraient avec le voleur de l'avenue Henri-Martin ; ils auraient le temps d'étudier leur personnage, de profiter de la moindre imprudence commise par lui pour se documenter avec certitude. Peut-être même les choses tourneraient-elles assez bien pour leur permettre de "cueillir" délicatement le cambrioleur en arrivant à New-York, avec l'aide de la police américain. Cela était possible.

En attendant, Major ne savait rien de celui qu'il se préparait à pourchasser avec tant d'ardeur ; les données qu'il possédait étaient si vagues que l'hypothèse d'un "four" complet se présentait à son esprit, malgré le tenace pressentiment de la victoire finale.

Mais en face de "son voleur," il n'eut pu dire alors avec certitude : C'est celui-là !" et, par conséquent, lui mettre la main au collet. Il fallait attendre, puisqu'on n'avait pu le prendre en flagrant délit, qu'il se fît pincer d'une façon ou de l'autre, soit en essayant d'écouler des titres volés, soit en commettant un nouveau méfait.

—Si intelligents que soient les bandits, répétait volontiers Major, ce sont des hommes comme les autres. Les plus forts d'entre eux ont leurs minutes de défaillance. Tout le secret est de bien guetter ce moment-là.

Major avait raison. Eyraud, l'assassin de Gouffé, n'avait-il pas, lui, criminel d'une habileté consommée, commis l'immense étourderie de laisser son chapeau dans la chambre où il avait étranglé l'huissier ? L'assassin demeuré mystérieux du préfet Barthème n'a-t-il pas été vu, ce qu'on appelle vu, par des employés de chemin de fer, auxquels il avait eu le tort de parler avec trop de brusque dureté ?

Enfin, détail peu connu d'une récente et retentissante affaire, sait-on pourquoi Galley, le voleur du Comptoir d'Escompte, l'amant magnifique de la Morelli, sait-on ce qui l'a fait prendre aussi facilement ? Un cocher de fiacre qui l'avait conduit au Havre, de l'hôtel où il était descendu jusqu'au quai d'embarquement en passant par de nombreux magasins. Or, dans sa hâte de fuir, Galley laissa son cocher se morfondre, attendant que son client lui payât sa course. Il attendait encore, que Galley était déjà en pleine mer !

Furieux, l'automédon havrais garda de l'aventure ce qu'on appelle en style de mélodrame un "implacable souvenir" ; il garda surtout fidèlement le souvenir du visage de ce client qui l'avait roulé. Aussi, dès que le vol de Galley fut ébruité le cocher s'empressa-t-il de donner le signalement de ce voyageur élégant mais peu scrupuleux ; il dit où il l'avait laissé, où il l'avait vu s'embarquer. Dès ce moment, Galley était perdu.

Major comptait sur une défaillance de ce genre, un oubli, une erreur, une distraction quelconque. Résolu à ne pas lâcher son gibier, il se disait avec logique :

—Si je ne me trompe pas, si j'ai la bonne piste, je verrai forcément mon gaillard s'embarquer sur l'"Ems." Nous irons ensemble à New York ; nous irons ensemble au bout du monde, s'il le faut, et c'est bien le diable si l'occasion favorable ne se présente pas !

Là dessus, pour se préparer à cette chasse enragée, Major avait fait lui-même sa valise en cinq minutes ! Quatre ou cinq faux cols, dix mouchoirs, deux chemises : qu'il s'agisse d'un déplacement long ou court, cela ne variait pas. Ce qui variait, c'était seulement le nombre des paires de chaussettes. Une lubie de Major : il achetait, selon la méthode américaine, les choses dont il avait besoin, là où il se trouvait. Mais courir les magasins pour des cravates ou des mouchoirs, il ne le pouvait pas : c'était comme si on lui eût demandé de passer une journée à pêcher à la ligne.

Aussi sa valise se gonfla-t-elle subitement d'une provision de dix paires de chaussettes qu'il tenait réserve dans un tiroir de sa commode—pour les cas imprévus !

Dans le hall de la gare Saint-Lazare, Antoine reconnut tout de suite Vauvert, qui déambulait gravement, un sac de voyage très cossu à la main. Les deux compagnons de route se regardèrent avec une satisfaction mutuelle. Antoine trouvait que Vauvert s'était fait à merveille la tête de ces Flamands d'importation espagnole, descendants des conquérants venus à la suite du duc d'Albe, bruns, maigres, d'une élégance sèche et hautaine, et qui semblent sortis d'une toile de Velasquez. En dépit de son nom belge, M. Cawenberghe avait l'allure froide et noble du parfait Castillan.

De son côté, Antoine de Gévriel portait dignement ce pseudonyme de Georges Gray, qu'il devait conserver jusqu'au terme de l'aventure. Un complet taillé exquisement dans ces draps inénarrables, de teintes voyantes, devenus à la mode de nos jours ; une cravate d'un bleu éclatant, un feutre gris clair, à larges bords, des souliers jaunes à semelle débordante (marque américaine), une sacoche en bandoulière : pas de canne, pas le moindre parapluie, le jeune homme aurait pu être pris pour un Saxon au hentique si sa démarche n'était restée boulevardière.

Mais, enfin, la métamorphose du jeune homme paraissait suffisante de prime abord. Vauvert se promit de lui donner quelques leçons rapides. Pour le moment — et pour combien de temps ? — ils ne devaient pas "se connaître."

On avait encore dix minutes avant le départ de l'express. Antoine en profita pour chercher Major dans la foule des voyageurs. Il ne vit pas l'inspecteur.